

Maurice PICON

TRANSFORMATIONS TECHNIQUES ET STRUCTURES ECONOMIQUES : LE CAS DE LEZOUX

L'étude des caractéristiques techniques des productions céramiques des ateliers de Lezoux comptent parmi les tout premiers travaux du Laboratoire ; ses publications sur le sujet remontent à 1970, les dernières étant de 1973 (1). Dans les années qui suivirent, plusieurs études fondamentales concernant la production et la commercialisation des céramiques à l'époque romaine furent publiées, parmi lesquelles on relèvera, dans l'ordre chronologique, celles de G. PUCCI, de J.-P. MOREL et de F. MAYET (2).

Dans les publications du Laboratoire sur Lezoux, on s'était contenté de mettre en évidence un certain nombre de particularités techniques caractérisant les différentes céramiques, sigillées et non sigillées, de cet atelier. Cependant, les études les plus récentes qui viennent d'être évoquées nous ont amené à nous de-

mander comment ces particularités techniques -et leurs transformations au cours du temps- pouvaient s'insérer dans les schémas qui avaient été proposés pour la production et la commercialisation des céramiques dans l'Antiquité, et plus particulièrement des céramiques sigillées.

I. LES CARACTERISTIQUES TECHNIQUES DES CERAMIQUES DE LEZOUX

Rappelons d'abord qu'il existe à Lezoux, entre les céramiques sigillées du I^{er} s. et celles du II^{ème} s., un certain nombre de différences techniques que l'on peut résumer et schématiser dans le tableau suivant :

I ^{er} siècle	II ^{ème} siècle
pâtes céramiques :	
- non calcaire, ou faiblement calcaire (moyenne CaO : environ 2%)	- calcaire (moyenne CaO : environ 10%)
- grande dispersion des compositions (par exemple : σ%, CaO = 65 σ%, TiO ₂ = 12 σ%, K ₂ O = 20)	- faible dispersion des compositions (par exemple : σ%, CaO = 18 σ%, TiO ₂ = 4 σ%, K ₂ O = 8)
verniss de la sigillée :	
- non grésé (donc très poreux et à dominante orangée)	- grésé (donc peu poreux et à dominante rouge)
- assez réfractaire ?	- peu réfractaire
températures de cuisson :	
- moyennes (900-950° C) ?	- élevées (1000-1050° C) ?
modes de cuisson :	
- mode A (réducteur-oxydant)	- mode C (oxydant-oxydant)
types de four :	
- à flammes nues	- à tubulures

Ce tableau présente quelques incertitudes mineures qu'il faut signaler. D'abord sur les dates, étant entendu que les transformations techniques que l'on observe se

situent vers la fin du I^{er} s. ou le début du II^{ème}, sans qu'on soit en mesure, actuellement, d'être beaucoup plus précis. Une autre incertitude concerne le caractère

peu fusible des vernis du I^{er} s., lequel n'a été vérifié que pour les productions tibériennes. Une autre, enfin, concerne les températures de cuisson dont les valeurs moyennes demanderaient à être précisées par des mesures plus nombreuses, ce contrôle ne paraissant, toutefois, pas être à même de modifier profondément l'écart observé entre le I^{er} et le II^{ème} s.

Ce que le tableau ne montre pas, mais qui est important, c'est que ces diverses transformations techniques semblent s'être produites simultanément, et rapidement, au point qu'on ne perçoive pas de véritable période de transition entre les techniques du I^{er} s. et celles du II^{ème} s.

Il est important, aussi, de noter que les techniques qui s'implantent à Lezoux au II^{ème} s. sont les mêmes que celles qui caractérisent les productions des périodes de grande diffusion des ateliers italiques et sud-galliques de céramiques sigillées.

D'autres transformations techniques se produiront plus tard à Lezoux. On peut les observer facilement sur les productions du IV^{ème} s. Les sigillées sont revenues, alors, à des températures de cuisson comparables à celles du I^{er} s., elles ont repris l'usage des vernis non grésés et, semble-t-il, un mode de cuisson A, comme au I^{er} s. Ces productions ne conservent plus, des techniques en usage au II^{ème} s., que l'utilisation des pâtes calcaires. Encore faut-il signaler qu'à cette même époque apparaissent, à Lezoux, des sigillées grises ou noires, non calcaires, cuites en mode B (réducteur-réducteur).

II. LES MODELES PROPOSES POUR LA PRODUCTION ET LA COMMERCIALISATION

Le modèle auquel on se réfère le plus souvent est celui qui a été proposé par J.-P. Morel qui s'est inspiré du travail du fer à Pouzzoles pour interpréter ses observations sur les céramiques campaniennes A. On aurait eu affaire, pour cette production, à des ateliers travaillant selon des normes imposées, et sans aucun contact avec la clientèle. Ce seraient les négociants qui fixeraient ainsi les caractéristiques de la production et qui se chargeraient de son écoulement.

Dans le cas de la céramique sigillée, la domination qu'exerceraient les négociants sur la fabrication s'accorde tout à fait avec cette particularité souvent signalée de la production des céramiques sigillées : l'absence de concurrence véritable entre les différents ateliers ; tous fabriquent les mêmes formes, selon des techniques identiques, qu'il s'agisse des ateliers qui sont groupés dans un même centre ou de ceux d'une même région. De plus, dans le cas de Lezoux, l'uniformité de la production sigillée qui caractérise le II^{ème} s. contraste vivement avec la diversité des productions antérieures et des productions contemporaines non sigillées.

Ajoutons que la domination exercée par les négociants sur la fabrication constitue un trait quasi permanent des ateliers dont la production est très largement diffusée ; les nombreux exemples ethnographiques dont on dispose s'accordent sur le fait qu'il est extrêmement rare que les potiers soient à même de diffuser

au loin leur production sans le secours des négociants, et que l'intervention des négociants conduit toujours à un contrôle de la fabrication.

Il est, par ailleurs, vraisemblable que les relations que l'on suppose exister entre les négociants et les potiers qui fabriquent les céramiques sigillées ne furent pas d'un modèle unique. Ainsi, on s'est demandé si le capitalisme commercial des négociants ne serait pas intervenu directement dans la création de certains ateliers ; et si les officines de céramiques sigillées les plus importantes ne pourraient pas avoir été, en quelque sorte, des entreprises commanditées par les négociants, voire des entreprises entièrement aux mains de ces mêmes négociants.

III. L'INTERPRETATION DES TRANSFORMATIONS TECHNIQUES OBSERVEES

Les transformations techniques que l'on observe à Lezoux, entre le I^{er} et le II^{ème} s., s'intègrent parfaitement dans le schéma général qui vient d'être évoqué. Ces transformations correspondraient au passage d'une production, sans doute assez indépendante des négociants, et médiocrement diffusée, à une production étroitement dépendante, mais très largement diffusée, pour laquelle les négociants imposent des normes de fabrication strictes. Ces normes consistent en l'adoption de caractéristiques techniques qui sont exactement celles des céramiques sigillées italiques et sud-galliques à l'époque de leur grande diffusion. On notera l'importance de ces transformations, véritable bouleversement technique se traduisant par un changement de pâte céramique, de vernis et de four, par l'adoption d'un autre mode de cuisson des céramiques et par une élévation sensible des températures. Dorénavant, la production sigillée devient techniquement très uniforme, alors que la variété des procédés et des argiles continue à être un des traits marquants des autres productions lédoziennes, et même des fabriques de moules.

À Lezoux, comme dans beaucoup d'autres ateliers de céramiques sigillées, on observe qu'une relation étroite semble donc exister entre la très large diffusion des produits et la normalisation de la production. D'ailleurs, lorsque la diffusion se restreint considérablement, c'est d'une manière presque automatique que réapparaissent des caractéristiques techniques antérieures, moins élaborées. Ce n'est pas autre chose qui a été signalé précédemment pour les céramiques sigillées du IV^{ème} s. de Lezoux.

On touche très certainement ici à un point important pour la compréhension de la diffusion des céramiques sigillées. Il faut voir, en effet, que l'existence d'un réseau commercial très développé, celui qu'apportent les négociants, est indispensable pour qu'une production dont la fabrication est relativement onéreuse par rapport à celle des autres productions céramiques, ne serait-ce qu'en combustible, puisse parvenir à un équilibre économique satisfaisant. Inversement, il est nécessaire que cette production soit coûteuse si l'on veut éviter que le réseau commercial mis en place se trouve trop facilement concurrencé par des productions sem-

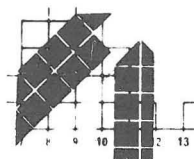
blables fabriquées dans l'une ou l'autre des régions de consommation. C'est là, sans doute, une différence importante que présente la diffusion de la céramique sigillée par rapport à celles d'autres céramiques, et notamment de la céramique campanienne. Cette dernière, facilement concurrentiable, s'est trouvée dans l'obligation de devoir profiter d'autres exportations, vinicoles par exemple, et a bénéficié souvent d'une différence de niveau technique entre les régions de production et de consommation, alors que la céramique sigillée possède sa propre diffusion, susceptible de se maintenir, quel que soit le niveau technique des régions où elle est commercialisée.

On comprendra aussi que, dans ces conditions, la localisation de l'atelier devienne secondaire pour la sigillée -sauf à se rapprocher des zones de consommation- ce qui pourrait expliquer l'implantation a priori surprenante de certains ateliers gaulois, l'existence du réseau commercial ayant plus d'importance ici que le choix de l'atelier. On peut supposer que c'est d'abord

la présence d'une main-d'œuvre qualifiée, et des possibilités de développement ultérieur, qui ont dû retenir l'attention des négociants et les ont amenés à s'intéresser à tel atelier plutôt qu'à tel autre.

Enfin, on comprendra que si le soutien apporté par les négociants vient à manquer, pour une raison quelconque, il devient pratiquement impossible de poursuivre la fabrication d'un produit dans des conditions de déséquilibre économique aussi évidentes. C'est ce qui expliquerait le retour à des techniques moins élaborées que l'on observe, par exemple, sur les grands ateliers gaulois de céramiques sigillées lorsque la diffusion se restreint, ce dont les céramiques du IV^{ème} s. de Lezoux nous offrent un très bon exemple.

On ne saurait, certes, dissimuler le côté encore hypothétique de certaines des propositions qui précèdent. Mais, dans la perspective d'une relance des travaux sur les ateliers de Lezoux, il a semblé utile de présenter quelques directions éventuelles de recherche que l'on aurait sans doute intérêt à prendre en compte.



NOTES

(1). M. PICON, H. VERTET, "La composition des premières sigillées de Lezoux et le problème des céramiques calcaires", dans *Revue Archéologique de l'Est et du Centre-Est*, XXI, 1970, p. 207-218 ; H. VERTET, M. PICON, M. VICHY, "Note sur la composition des céramiques du IV^{ème} s. de Lezoux", dans *Revue Archéologique du Centre*, IX, 1970, p. 243-250 ; M. PICON, *Introduction à l'étude technique des céramiques sigillées de Lezoux*, Dijon, 1973.

(2). G. PUCCI, "La produzione della ceramica aretina. Note sulla industria nella prima età imperiale romana", dans *Dialoghi di Archeologia*, VII, 1973, p. 255-293 ; J.-P. MOREL, "La produzione della ceramica campana : aspetti economici e sociali", dans A. GIARDINA et A. SCHIAVONE, *Società romana et produzione schiavistica, II, Mercati, mercati e scambi nel Mediterraneo*, Roma-Bari, 1981, p. 81-97.

(3). F. MAYET, *Les céramiques sigillées hispaniques*, Paris, 1984.



DISCUSSION

Président de séance : J. LASFARGUES

Jacques LASFARGUES : C'était vraiment une communication, excusez-moi de le dire, très exceptionnelle ; vous êtes de ceux qui me font regretter d'avoir abandonné la céramologie, il y a quelques années.

Les problèmes que vous avez évoqués sont d'une extrême importance : le capitalisme de production, le capitalisme de diffusion, au cœur des changements de la fin I^{er}/début II^{ème} s ; il y a toute une série d'arguments, effectivement, qui ont été développés par Mayet, Morel ou Pucci ; je pense à l'un de ces arguments qui est que, pour certains centres de production, il y a des moments de démarrage et des moments d'interruption qui sont beaucoup plus nets et beaucoup plus brutaux que pour Lezoux ; cela permet de supposer qu'à un moment donné on se met à produire à des endroits particuliers, compte tenu d'un état du marché et que, à un autre moment, l'état du marché ayant changé, on arrête brutalement la production, production qui, de toute façon, devait supposer, sous une forme ou sous une autre, à partir du moment où elle représentait une certaine masse, des capitaux indispensables en investissement initial. Il y a donc là toute une série de pistes de travail, en particulier sur cette transition fin I^{er}/début II^{ème} s. Il est vrai que, s'il y a un changement technique dans la production, en particulier au niveau des fours, ce sont des choses que l'on devrait, théoriquement, pouvoir constater. Y-a-t'il eu des bricolages ? Y-a-t'il eu, côte à côte et

dans des fourchettes chronologiques étroites, que l'on devrait pouvoir évaluer sur le terrain, des destructions et reconstructions de fours de type nouveau à proximité ? C'est toute une série de questions qui sont importantes.

Bernard LIOU : Vous avez cité des exemples de grandes productions de céramiques et les ouvrages de Morel, Pucci et Mayet. En ce qui concerne la sud-gauloise, il y a un nom qui n'a pas été prononcé et auquel nous pensons tous, c'est évidemment celui de La Graufesenque. Je pense donc à une étude, supplémentaire et récente, celle de Nieto à propos de la production et de la commercialisation des produits de La Graufesenque, à l'occasion de la découverte de la seule épave chargée de sigillée du sud de la Gaule que l'on connaisse, l'épave Culip IV du Cap Creus ; c'est un chargement qui venait, visiblement, de Narbonne et qui, suivant ce que dit Nieto, et si j'ai bien compris, implique un certain engagement des potiers de La Graufesenque, qui ont l'air d'être organisés de façon quasiment coopérative, en ce qui concerne le premier processus de commercialisation de leurs produits. Nieto suggère, en particulier, que le transport entre Millau et Narbonne est contrôlé, somme toute, par cette organisation coopérative des potiers qui ont probablement leurs bureaux à Narbonne pour régler, avec les négociateurs, les cargaisons qui partent chargées de la céramique sigillée de La Graufesenque. J'aimerais avoir votre avis sur ces pistes qu'avait ouvertes Nieto.

Maurice PICON : Je les ai soigneusement évitées, comme vous avez pu le voir. En fait, le problème de l'organisation des potiers et de l'organisation du commerce est un sujet qui me paraît extrêmement difficile à cerner ; jusqu'où les potiers sont-ils organisés ou pas et jusqu'où va l'organisation du commerce ? puisque, en principe, on serait tenté de croire qu'il y a deux intérêts relativement antagonistes. Je dirais que je n'ai pas d'opinion très précises sur cette question. C'est vrai qu'il y a une tradition qui fait que l'on a tendance, depuis fort longtemps, à considérer qu'il existe une certaine organisation des potiers de la Gaule du Sud, une organisation un peu en coopérative. Le seul argument que je pourrais ajouter est que des organisations de ce genre sont assez fréquentes, même actuellement, en Afrique du Nord par exemple ; et que, même lorsque les grossistes jouent un rôle essentiel sur le choix du matériel, en imposant tel ou tel type de fabrication, cela n'empêche pas les potiers de s'organiser entre-eux, cela n'empêche pas qu'il y ait, justement, dans tous les problèmes de conflits d'intérêt entre le groupement des potiers et les négociants, une autorité du côté des potiers qui négocie avec les grossistes. D'une certaine façon, il est assez naturel que les potiers tentent de réagir à la pression des négociants.

Jean-Jacques HATT : Je dois dire que vous m'avez ouvert une perspective intéressante en ce qui concerne l'interprétation du site de Boucheporn (Moselle), qui avait, quand même, des particularités assez curieuses : un groupement extrêmement serré de tout petits fours et une extrême diversité de signatures. Je me demandais à quoi cela tenait. Quand vous nous parlez de tournant dans la technologie de la fabrication, l'évolution de Boucheporn correspondrait exactement à cela. Alors, je me suis toujours demandé si Boucheporn n'était pas une sorte d'école technologique de potiers, destinée à unifier la fabrication. C'est une hypothèse et cela pourrait être vérifié en faisant plus d'analyses systématiques sur les tessons de Boucheporn.

Maurice PICON : Je vous remercie de cette remarque à laquelle je n'ai, malheureusement, pas grand chose à ajouter, si ce n'est que j'aurais tendance, personnellement, à ne pas donner beaucoup d'importance aux problèmes techniques ; je veux dire par là qu'il me semble que la fabrication de la sigillée est quelque chose qui n'est pas extrêmement compliqué (mais qui n'est pas, non plus, extrêmement simple), qu'elle ne nécessite pas tellement d'apprentissage, d'un certain point de vue. J'ai un peu tendance à croire qu'il n'y a pas de "secret" de la sigillée, cela me paraît évident, dans la mesure où on connaît une bonne centaine d'ateliers de sigillée. D'autre part, ce qui me frappe sur un certain nombre d'ateliers, c'est l'extrême brutalité des transformations, et je ne pense pas aux ateliers de l'Est mais aux autres, Lezoux n'étant pas le seul atelier où l'on passe d'une sigillée d'imitation à une sigillée vraie ; c'est un peu ce que disait J. Lasfargues, la brutalité du phénomène me paraît très grande. Alors il est évident que s'il s'agissait véritablement de mettre au point une technique, je serais un peu réticent.

Jacques LASFARGUES : Dans le même ordre d'idée, je relisais attentivement, ces derniers jours, une publication à paraître de C. Laroche sur un atelier dans lequel on a fait des découvertes importantes en 1984-85, à Aoste (Isère) ; l'auteur fait cette observation qui me paraît apporter un élément au débat : dans la phase de production de la première moitié du 1^{er} s., qui est une phase de production de faible importance, de faible volume (la production est diffusée, je dirais, microrégionalement), il semble qu'il n'y ait pas d'organisation rigoureuse de l'espace ; je dis bien "il semble", parce que l'auteur est prudent dans son propos, dans la mesure où, naturellement, les niveaux les plus anciens sont toujours les moins bien conservés, puisqu'ils ont été perforés systématiquement par les installations postérieures. Et l'auteur souligne que, pour la phase de la deuxième moitié du 1^{er} s., qui est une phase de grande production, celle où on fabrique les fameux mortiers (pelves) signés C.ATISIVS GRATVS, C.ATISIVS SABINVS, on observe une véritable organisation de l'espace à l'intérieur de l'atelier, avec des orientations qui sont communes des fours, des fosses, des fosses de traitement de l'argile et d'un hangar, le seul entrepôt qui ait été observé. Il semble bien qu'il y ait une réorganisation de l'espace de production. C'est là un élément que l'on peut ajouter à la discussion.

Eric LLOPIS : Je pense que pour un exemple de fouilles qui permet de voir la cohabitation entre négociants et potiers, avec l'organisation de l'espace, on a le site de Mandeure-Mathay (Doubs), avec des boutiques qui sont liées à l'utilisation des fours de potiers.

Hugues VERTET : La seule association que je connais est à Coulanges (Allier), où on a l'atelier de potiers ou, du moins, des fours, des hangars et un petit port d'embarquement sur la Loire. Pour cette période charnière, dont parle M. Picon, il serait peut-être intéressant de regarder de plus près un très grand dépotoir qui a été fouillé par Déchelette, puis par un autre collectionneur et dont j'ai, par hasard, retrouvé le site (il y a des recollages entre les tessons du

Musée de Roanne, la collection Latournerie, près de Bordeaux -qu'il serait urgent de récupérer- et le dépôt de fouilles de Lezoux). Je me demande si cela ne correspondrait pas à un site où on a, peut-être, formé une équipe, où on a essayé quelque chose, parce que c'est le seul grand dépotoir dans lequel il y ait énormément de ratés de cuisson qui tiennent, me semble-t-il, à des défauts de température de cuisson qui était trop forte, ou pas assez forte, etc. ; en même temps, il y a des gens extérieurs qui sont venus car on a un renouvellement complet du répertoire avec LIBERTVS, avec BVTRIO et on a des techniques de moulage au plâtre. Ces gens de l'extérieur ont eu à former une équipe, non pas à faire des essais mais à mettre au point des fours avec des argiles locales. La transformation des fours, je ne l'ai pas tellement constatée. Il faudrait faire une étude statistique plus importante. Il y a une transformation des fours qui se fait au milieu du II^{ème} s. ; les fours sont rallongées, on a plusieurs exemples ; et on ne connaît pas les grands dallages de préparation de l'argile avant le début du II^{ème} s. Il est vrai qu'un argument d'absence, en archéologie, est toujours difficile à soutenir.

Maurice PICON : Pour les fours, je crois qu'il faut bien dire que ce n'est pas tant le problème de l'évolution de la forme du four que l'apparition des tubulures qui importe ; on en avait déjà longuement parlé, à l'époque -mais y-a-t'il des éléments nouveaux-, et il me semblait qu'on ne voyait guère de tubulures au I^{er} s. (tubulures cassées, s'entend) ; l'apparition de tubulures est l'élément caractéristique ; la forme du four change, il y a des évolutions, certainement, des améliorations durant le II^{ème} s., mais c'est le passage d'un four à flammes nues à un four à tubulures qui est important.

Alain FERDIERE : Jusqu'à présent, je me suis toujours essentiellement intéressé à la sigillée du point de vue de la consommation, sur des sites de consommation plutôt que sur des sites de production et c'est, sur ce plan-là aussi, que j'ai été très intéressé par ce qu'a dit M. Picon, sans répéter ce que vient de dire J. Lasfargues sur tout le problème économique que cela pose. Mais, justement sur ce plan-là, je pense qu'on a effectivement, à partir de la fouille des ateliers, quand ils n'ont pas fait l'objet de recherches systématiques, une vision faussée ; c'est-à-dire que des périodes entières sont occultées à cause du caractère fortuit de l'implantation des points de fouille. Par exemple, pour la production du centre de la Gaule, on s'aperçoit sur les sites de consommation qu'elle semble être importante au III^{ème} s. ; or, actuellement, sur les ateliers, cette production est pratiquement inconnue, à quelques détails près. Je pense aussi au problème de la découverte récente d'ateliers régionaux plus ou moins importants ; c'est pourquoi il me semble que les études sur la consommation et sur la diffusion doivent être vues en parallèle ; et les données ne sont pas forcément symétriques, en tout cas en fonction des connaissances actuelles. Première observation.

La seconde observation porte, justement, sur le problème du passage entre ces deux types de fabrications avec, peut-être, une organisation économique différente qui serait liée à des changements techniques (hypothèse vraiment très intéressante). On constate qu'au début du II^{ème} s., il y a ce changement ; il serait satisfaisant pour l'esprit de constater, recherches faites, que ce changement se produit un peu plus tôt, à l'époque flavienne, à la période où, par rapport à l'ensemble de l'économie de la Gaule, on a systématiquement une mainmise plus importante du "capitalisme" romain, entre autre, mais c'est peut-être une idée fausse et une hypothèse qui ne tient pas. Mais, effectivement, pour l'instant, on constate un changement au début du II^{ème} s. ; on ne sait pas s'il apparaît au début du II^{ème} s. ou un peu plus tôt.

Maurice PICON : Je crois qu'il faut insister là-dessus. On ne peut concevoir de réétudier cette période charnière sans étudier, évidemment, la diffusion ; j'insistais sur le fait que l'on a l'impression que ces changements techniques correspondent à un changement d'échelle en ce qui concerne la diffusion ; encore faudrait-il essayer d'avoir des données précises sur les sites de consommation, de façon à pouvoir relier les choses les unes aux autres et, en même temps, avoir les données chronologiques qu'il est relativement difficile d'obtenir sur les ateliers. Une étude de ce genre impose qu'on travaille sur la commercialisation puisqu'en fait c'est cela qui semble être le moteur de l'ensemble. Je suis entièrement d'accord.

Jacques LASFARGUES : Oui, c'est un point de dialectique, étude d'ateliers/étude des lieux de consommation, un des points sur lesquels D. Bayard a beaucoup insisté dans ses propositions pour la nouvelle présentation, la nouvelle version, de la programmation du Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique. On en vient à se demander si on ne pourrait pas suggérer au président de la S.F.E.C.A.G. et aux membres du Bureau de consacrer un des Congrès, justement, aux types de questions que l'on vient d'aborder.

* *
*

